

d'arcs et de flèches, les Indiens ne manifestèrent aucune intention hostile.

« Le lendemain, peu de temps après le lever du soleil, ils revinrent dans sept pirogues. Quelques-unes s'avancèrent sous l'arrière du bâtiment, et une vingtaine de ces sauvages montèrent à bord, tenant à la main des coquilles d'huître perlière, et des colliers de cauris, ce qui avec des arcs et des flèches leur procura encore du fer. Désirant assurer la confiance et l'amitié de ces insulaires aux navigateurs qui viendraient après moi dans le détroit de Torrès, et ne pouvant distinguer un chef parmi eux, je présentai au plus âgé une scie à main, un marteau, des clous et différentes bagatelles. Nous essayâmes de lui montrer l'usage de tous les outils; je crois que ce fut inutilement, car le pauvre homme fut saisi de peur en voyant qu'on faisait si fort attention à lui.

« Lorsque nous voulûmes lever l'ancre, nous fîmes signe aux Indiens de retourner dans leurs pirogues: ils eurent l'air de ne pas se soucier de nous comprendre; mais dès que les matelots grimperent dans les haubans pour déferler les voiles, les sauvages s'en allèrent avec précipitation, et avant que l'ancre fût à bord, ils retournèrent dans leurs îles sans que la bonne intelligence entre eux et nous eût souffert la moindre interruption.

« Ces Indiens sont d'une couleur de chocolat foncé; ils sont vifs, robustes, et de taille moyenne; leur physionomie annonce beaucoup d'intelligence. Ils ressemblent par la chevelure et les traits aux naturels de la Nouvelle-Galles du sud, et vont de même tout nus; cependant quelques-uns portaient des ornemens en coquillages, et en cheveux, ou en fibres d'écorce tressées, autour de la ceinture, du cou et de la cheville du pied. Bongari ne comprit pas un mot de leur langue; et ils ne firent pas grande attention à lui; il avait l'air de sentir son infériorité, et faisait une pauvre figure au milieu d'eux. »

La plus grande des îles Murray a près de deux milles de longueur sur un peu plus d'un mille de largeur; elle est haute; et les montagnes à son extrémité occidentale peuvent se voir du pont d'un vaisseau à huit ou neuf lieues de distance par un temps clair. Les deux petites ressemblent à des montagnes qui s'élèvent brusquement de la mer; elles paraissent inaccessibles. On n'y aperçut ni feu ni d'autre indication d'habitant. Sur le rivage de la grande île s'élevaient plusieurs cabanes entourées de palissades, probablement de bambous; les cocotiers étaient communs sur le terrain bas et sur les flancs des hauteurs. Plusieurs groupes d'Indiens étaient assis sur le rivage; les sept pirogues qui étaient venues près du vais-



seau, contenaient chacune de dix à vingt hommes; en tout une centaine. Si l'on regarde ce nombre comme la moitié de celui qui habite ces îles, et si l'on y en ajoute un égal pour les femmes, et trois cents enfans, la population de ce petit archipel sera de sept cents individus, dont la presque totalité doit appartenir à la grande île.

Flinders sachant quelles difficultés Bligh et Bampton avaient rencontrées dans la partie septentrionale du détroit, se tint aussi près du sud, en se portant vers le cap York, que la direction des récifs le lui permit. Il passa heureusement au milieu des innombrables écueils dont il était environné; une petite île verdoyante, le long de laquelle il mouilla, lui inspira l'envie d'y descendre avec les naturalistes. « Ce n'est, dit-il, qu'un banc de sable, posé sur une base de rochers de corail; cependant il était couvert d'arbrisseaux et d'arbres si touffus, qu'en plusieurs endroits ils étaient impénétrables. La partie du nord-ouest est entièrement sablonneuse; il y croissait beaucoup de baquois semblables à ceux de la côte de la Nouvelle-Galles du sud; autour de plusieurs de ces végétaux s'étendait une ligne circulaire de cames gigantesque; cette vue piqua ma curiosité.

« Il me parut que les Indiens visitaient quelquefois cette petite île pour y cueillir le fruit des

baquois, et probablement y prendre des tortues dont on y vit des marques; enfin le récif leur fournit des cames qui l'emportent en grosseur sur celles des récifs de la côte du continent méridional. L'île est dépourvue d'eau: voici comment les Indiens ont obvié à cet inconvénient. Ils attachent de longs morceaux d'écorce autour de la tige lisse des baquois, et l'extrémité inférieure aboutit à des coquilles de cames placées dessous. La pluie, après avoir coulé le long des branches et du tronc des arbres, est conduite dans les coquilles, les remplit quand elle est abondante, et chaque valve contenant deux à trois pintes d'eau, une cinquantaine placées de cette manière sous différens arbres approvisionnent un bon nombre d'hommes. Une paire de ces coquilles déjà blanchies à l'air pesait cent une livres; nous en avons ensuite vu de plus grosses.

« Le fruit du baquois, comme le mangent ces Indiens et ceux de la Terre Australe, fournit peu de nourriture. Ils sucent séparément la partie inférieure de chaque drupe ou amande qui composent ce fruit, comme nous en usons avec les feuilles d'artichauts; mais la quantité de pulpe que l'on obtient de cette manière est très-petite, et suivant mon goût trop astringente.

« Cette petite île, ou plutôt le récif qui l'entoure, et qui a trois à quatre milles de longueur,



met à l'abri des vents de sud-est ; et n'étant qu'à une journée de route ordinaire des îles Murray, offre un mouillage convenable pour la nuit à un vaisseau qui traverse le détroit de Torrès. Je la nommai donc *le Half-Way* (île Mi-Chemin). Elle n'a guère plus d'un mille de circonférence ; mais il paraît qu'elle augmente en élévation et en étendue. Il n'y a pas très-longtemps que c'était un de ces bancs produits par l'entassement du sable et du corail brisé, dont la plupart des récifs, et surtout dans le détroit de Torrès, présentent des exemples. Ces bancs sont à différens degrés de formation ; quelques-uns, tels que celui-ci, sont devenus des îles ; ils ne sont cependant pas encore habitables : d'autres sont élevés au-dessus de la marque de la mer haute ; mais dénués de végétation : d'autres enfin sont recouverts par l'eau à chaque marée.

• Il me semble que lorsque les animacules qui forment le corail au fond de l'océan cessent de vivre, leurs constructions adhèrent l'une à l'autre par l'effet, soit des restes glutineux qu'elles renferment, ou de quelque propriété de l'eau salée. Les interstices étant graduellement remplis de sable, et de fragmens de corail roulés par la mer s'attachant aussi à la masse, il se formera à la longue une masse de rocher. De nouvelles races de ces animacules élèvent leurs habitations sur

le banc qui se construit, et meurent à leur tour pour augmenter et surtout pour hausser ce monument de leurs travaux prodigieux. L'attention à les faire perpendiculairement dans le principe dénoterait un instinct surprenant dans des créatures si petites. Leur mur de corail, placé presque toujours dans des positions où les vents sont constans, étant arrivé à la surface de l'eau, procure un abri sous le vent duquel de jeunes colonies peuvent s'établir en sûreté. C'est à cet instinct de prévoyance que paraît due la disposition des récifs, dont le côté au vent exposé aux lames du large en est généralement, sinon toujours, la partie la plus haute, et s'élève presque perpendiculairement, quelquefois d'une profondeur de 200 brasses et peut-être plus. Il paraît qu'une des conditions nécessaires pour l'existence de ces animacules, est d'être constamment couverts par l'eau de la mer ; car il ne travaillent pas, excepté dans les cavités du récif, au-dessous de la ligne de la mer basse : mais le sable et d'autres fragmens de corail jetés sur le rocher par la mer y adhèrent, et composent avec lui une masse solide qui atteint à la hauteur ordinaire des marées. Au-delà de cette hauteur, les fragmens qui se forment étant rarement couverts, perdent leur vertu d'adhérence, et restant détachés, produisent sur le sommet du récif ce que l'on nomme communément une



caye. Le nouveau banc ne tarde pas à être visité par les oiseaux de mer; des plantes salines y prennent racine: il commence à s'y créer du terrain; un coco, ou un drupe du baquois est poussé sur ce rivage; les oiseaux terrestres le visitent et y déposent des graines d'arbrisseaux et d'arbres. Chaque marée, et surtout chaque coup de vent ajoute quelque chose à l'écueil: il prend graduellement la forme d'une île; enfin l'homme arrive et en prend possession.

L'île Half-Way est déjà bien avancée dans sa marche progressive, ayant été depuis plusieurs années, probablement même depuis quelques siècles, au-dessus des atteintes des plus hautes marées d'équinoxe, ou des lames du ressac dans les coups de vent les plus violens. Je distinguai néanmoins que le rocher qui forme sa base offre, dans un état de cohésion plus ou moins parfait, le sable, le corail et les coquilles qui y ont été entassés; de petits morceaux de bois, des pierres poncees, et d'autres corps étrangers que le hasard a mêlés avec les substances calcaires lorsque la cohésion commença, étaient incrustés dans le roc, et quelquefois il était possible de les en séparer, sans faire beaucoup d'efforts. La partie supérieure de l'île offre un mélange des mêmes substances encore détachées les unes des autres, avec un peu de terre végétale, et elle est couverte de casuarina,

ainsi que de divers arbres et d'arbrisseaux, qui procurent de la nourriture aux perruches, aux pigeons et à d'autres oiseaux, aux ancêtres desquels il est probable que l'île est redevable de ses végétaux.

Elle est située par  $10^{\circ} 8'$  sud, et  $143^{\circ} 18'$  est. Flinders fit route au sud-ouest, toujours au milieu de bancs de sable, d'écueils et d'îles entourées de récifs de corail: ce sont les îles du prince de Galles, de Bligh; il aperçut du feu sur quelques-unes. D'autres, rocailleuses et stériles, ne montraient aucune marque du séjour de l'homme; on prit cependant pour des cabanes, des objets de forme conique et de couleur blanchâtre qui ressemblaient à des guérites. Des buissons et de petits arbres étaient épars sur la surface de toutes ces îles. On reconnut ensuite que c'étaient des monticules hauts de huit pieds et plus, formés par des termés. Pelsart en avait trouvé de semblables sur la côte de l'ouest, et Dampier sur la côte du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. Ils avaient cru aussi au premier aspect que c'étaient des huttes des Indiens. Flinders fut autant tourmenté par les mouches, que Dampier l'avait été sur la côte du nord-ouest.

Enfin Flinders ayant surmonté toutes les difficultés de la navigation dans le détroit de Torrès, entra le 5 novembre dans le golfe de Carpentarie. Il



éprouvait une vive satisfaction d'en être venu à bout avant le commencement de la mousson du nord-ouest ; et d'avoir prouvé par son exemple que la traversée directe du grand océan dans la mer des Indes par ce passage peut s'effectuer en trois jours.

La côte orientale du golfe de Carpentarie, que Flinders prolongea en se dirigeant au sud, est sablonneuse et basse. Au-delà le pays n'offre qu'un petit nombre d'arbrisseaux et d'arbres chétifs ; on n'y découvre pas une colline : des feux indiquaient qu'il était habité ; on vit quelques Indiens assis autour d'un brasier ; en avançant on observa que les arbres devenaient plus grands.

Flinders ayant découvert une ouverture, qu'il regarda comme la rivière de Coen des cartes hollandaises, y envoya un canot. En s'approchant, on observa une pirogue ou quelque chose de semblable, qui allait d'une rive à l'autre ; les Indiens, comme ceux des îles Murray, se servaient des deux mains pour pagayer. Des bancs de sable rendirent l'entrée difficile ; un groupe de naturels était assis sur la côte du nord. Bongari nu et sans armes alla les trouver : quoiqu'ils eussent tous des zagaïes, ils se retirèrent ; il fut impossible d'avoir une entrevue avec eux. Comme il n'y avait pas de sûreté pour les botanistes d'herboriser en présence de gens si défiants, on remonta la rivière un

mille plus haut, et l'on débarqua sur une pointe verdoyante située du même côté.

Pendant que les naturalistes faisaient leurs recherches, et que Flinders se promenait sur le rivage pour tuer des oiseaux, on entendit dans le bois des voix d'hommes qui semblaient s'avancer vers le détachement ; on se réunit prudemment, et l'on regagna le canot pour attendre les sauvages : ils ne parurent pas, et l'on revint au premier endroit où le pays était plus ouvert ; les botanistes y herborisèrent sous la protection de sentinelles postées sur des dunes.

Les parties hautes du port étaient bien couvertes d'arbres, la plupart des eucalyptus ; près de l'entrée, le terrain n'était guère que du sable pur avec quelques baquois et quelques casuarina épars ; une roche de sable de corail et de coquilles imparfaitement formée, en composait la base. Des traces de kangorou étaient empreintes sur le sable ; on vit un chien ; des drupes de baquois sucés étaient éparpillés de tous côtés, ainsi que des coquilles de cames sur la plage. On ne put découvrir la pirogue qui avait abordé cet endroit, et l'on n'aperçut pas une seule cabane.

Avant de se rembarquer, on attacha une hache à une branche d'arbre voisin du bord de la rivière. A peine avait-on poussé au large, qu'une troupe de seize Indiens se montra et appela les



Anglais ; cependant lorsqu'on tourna l'avant du canot de leur côté , ils s'enfuirent. Sur la rive méridionale de l'entrée il y avait quatre autres sauvages qui décampèrent aussi quand on s'approcha d'eux ; on déposa sur le rivage une hache pour eux , puis on regagna le bâtiment. Tous ses sauvages étaient nus ; ils ressemblaient absolument à ceux des côtes orientales et méridionales de la Terre Australe. Dans le détroit de Torrès , l'arc et les flèches sont les armes offensives : ici l'on ne vit que des zagaies ; chaque homme en avait plusieurs à la main , et quelque chose que l'on prit pour le bâton qui sert à les lancer.

La côte , en allant au sud , s'abaissait en quelque sorte toujours davantage : on n'y avait pas encore aperçu une colline ; le sommet des arbres sur les parties les plus élevées du pays dépassait à peine le haut des mâts de la corvette ; il paraissait d'ailleurs aussi peuplé que plus au nord.

Flinders avait espéré qu'à l'extrémité de cette côte au sud il trouverait un détroit ou un passage qui le conduirait à quelque autre partie de la Terre Australe ; mais cette idée flatteuse s'évanouit à mesure qu'il s'avança , car la côte tournait un peu à l'ouest ; et cette circonstance , jointe à la profondeur de l'eau qui allait toujours en diminuant , lui fit penser que le golfe se terminait de la manière qu'il était représenté sur les

anciennes cartes ; le 14 novembre il vit une petite ouverture qui lui sembla être la rivière Caron , qu'elles marquent à son extrémité sud-est. Quelle qu'ait pu être , observe-t-il , cette entrée du temps de Tasman , aujourd'hui aucun navigateur ne s'y hasarderait avec un bâtiment ; elle est par  $17^{\circ} 26'$  sud , et  $140^{\circ} 52'$  est.

Ensuite la côte se prolongeait au nord-ouest ; des bancs de sable s'étendaient fort loin devant la baie qu'elle formait , et asséchaient à une distance considérable. On aperçut enfin une colline ; on débarqua derrière un récif qui commençait à sa base. Elle offrit une masse de roc calcaire , dont la surface était percée et crevassée , comme si elle eût été exposée à l'action de la lame d'un ressac. C'était la terre la plus haute que l'on eût vue jusqu'alors dans la Carpentarie , dont on avait prolongé la côte pendant 175 lieues. Du sommet de cette colline on ne découvrit rien qui l'égalât en élévation ; cependant elle ne dépassait pas de beaucoup le grand mât du bâtiment : elle était située dans une île longue de cinq milles , séparée du continent à l'ouest par un canal large de près de deux milles. On chercha inutilement de l'eau sur le rivage de chaque côté de ce bras de mer. L'île avait échappé aux regards de Tasman ; il avait pris le détroit pour une rivière , à laquelle il donna le nom de Maatsuyker. Flinders



désigna l'île par celui de Sweers, qui était, ainsi que Maatsuyker, un des membres du conseil de Batavia; tous deux avaient signé les instructions données à Tasman. On aime à voir le navigateur anglais payer ce tribut de reconnaissance à des hommes étrangers à sa nation; cet exemple de justice n'est que trop rare.

Pendant qu'on traversait le détroit de Torrès, la corvette avançant avec un vent large qui soufflait bon frais, avait fait dix pouces d'eau par heure; quelques heures après le charpentier annonça qu'il y en avait 14 pouces: mais on n'avait pas trouvé jusqu'à l'île Sweers d'endroit convenable pour abattre le vaisseau en carène. On profita donc de l'occasion; on découvrit que deux bordages étaient pouris et que la membrure en dessous ne valait guère mieux. On décida donc que dès que l'on rencontrerait un endroit où l'on trouverait de l'eau douce, on s'y rêterait pour faire le radoub nécessaire.

En faisant route à l'ouest, on reconnut plusieurs îles le long du continent. On débarqua sur l'île Allen qui était la plus éloignée; elle a quatre à cinq milles de longueur, et quoique généralement stérile, il y croît des buissons, de petits arbres, et de l'herbe assez bonne: du reste on n'y découvrit pas une goutte d'eau. Flinders voulut en faire le tour en canot; un récif l'en empê-

cha: il se dirigea donc à l'est vers une petite île éloignée de deux milles, sur laquelle on apercevait plusieurs Indiens. Il mit pied à terre à une certaine distance d'eux, et suivit six hommes qui menaient à la traîne six petits radeaux vers des rochers à l'extrémité du nord, où trois autres naturels étaient assis.

Comme ces sauvages ne se souciaient pas d'abandonner leurs radeaux, une entrevue était inévitable; ils vinrent donc sur le rivage avec leurs zagaies pour attendre les Anglais. Un de ceux-ci s'avança vers eux sans armes, et leur fit signe de déposer les leurs; croyant que l'on désirait qu'ils s'assissent, ils se conformèrent à cette idée; peu à peu l'on établit avec eux des relations amicales: ils acceptèrent des bonnets et des tresses de laine rouge, ainsi que des haches, dont ils comprirent bien vite l'usage quand on le leur expliqua. Ils donnèrent en échange deux zagaies grossièrement faites et un vomerah semblable à ceux de Port-Jackson.

Les radeaux étaient faits de branches de manglier très-sèches, et attachées ensemble dans deux endroits, tous les gros bouts d'un côté, de manière à former une partie large; la plus étroite se terminait en pointe. Près du bout de la partie large, il y avait une touffe d'herbe, sur laquelle



s'assied l'homme qui pagaye; mais ce poids seul doit faire enfoncer profondément le radeau, et l'on aurait eu de la peine à croire qu'il pût même porter un homme. Sur un des radeaux l'on observa un filet court, qui d'après sa forme parut destiné à pêcher des tortues; sur un autre on vit un jeune requin; ces objets, avec les zagaies et les pagayes, semblaient composer toutes les richesses de ces hommes.

• Deux de ces naturels, dit Flinders, étaient avancés en âge; leur ressemblance les fit prendre pour deux frères. A l'exception des chefs de Taïti, c'étaient les Indiens les plus grands que j'eusse vus. Les deux frères avaient plus de six pieds de haut. Ils n'étaient ni gros, ni minces; cependant leurs jambes, de même que celles de la plupart des Australiens, n'étaient pas proportionnées à leur tête ni à leur corps. Le troisième moins grand que les deux autres était, d'après nos idées, mieux bâti. Leurs traits ne différaient pas de ceux de leurs compatriotes des côtes de l'est et du sud. Il manquait à chacun deux dents incisives supérieures. Ils avaient les cheveux courts; mais non pas crépus: un bandeau de filet roulé autour de la tête du plus jeune fut le seul vêtement ou le seul ornement que l'on remarqua chez eux. A ma grande surprise, les deux vieillards paraissaient

avoir été circoncis; mais la posture du plus jeune, qui resta constamment assis, empêcha de l'observer.

« Quand nous eûmes resté cinq minutes avec eux, les vieillards proposèrent d'aller à notre canot; nous leur donnâmes la main pour les y conduire. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin; et se retirant un peu arrière, le plus âgé prononça une courte harangue qui se termina par le mot *djeri* prononcé avec beaucoup d'emphase. Ensuite ils retournèrent à leurs radeaux, et les halèrent vers leurs trois compagnons assis sur les rochers. Je pensai que ceux-ci étaient des femmes, et que la proposition de ces hommes d'aller à nos canots était une feinte pour nous éloigner d'elles; mais les femmes n'avaient probablement pas autant de peur de nous; car quoiqu'en rebroussant chemin après avoir passé les radeaux, nous fussions plus près d'elles qu'auparavant, elles restèrent tranquillement à ramasser des huitres. Je ne voulais nullement gêner ces braves gens, et nous primes un chemin opposé pour examiner l'île. »

La forme de cette terre basse lui fit donner le nom d'*île Horse-Shoe* (du Fer-à-Cheval). Elle est très-sablonneuse; à l'exception des mangliers, on y voit que des buissons. On n'y découvrit pas de cabane; cependant l'herbe sèche, éparse en deux ou trois endroits autour du feu des Indiens,



dénotait qu'ils s'y étaient arrêtés. Il y avait auprès de grandes coquilles en spirale, dans lesquelles ils avaient sans doute apporté de l'eau du continent : on n'en aperçut pas dans l'île, et suivant toutes les apparences elle en était dépourvue. Des écailles et des os de tortues, quelques-uns assez fraîchement dépouillés, étaient éparpillés en grand nombre; on distingua aussi sur la plage des vestiges de ces amphibies, et dans la journée on en aperçut dans l'eau; mais on ne put pas en prendre.

Le vaisseau ayant été ramené près de l'île Sweers, à un mouillage qui reçut le nom de *port de l'Investigator*, chacun continua ses recherches. Flinders ayant appris que l'on avait découvert dans un petit trou un peu d'eau bourbeuse, et qu'une coquille était auprès posée à terre, y fit creuser à la profondeur de douze pieds à travers le sable et une couche d'argile blanchâtre. Sous celle-ci on trouva un fond de cailloux et de gravier, et l'eau jaillit avec assez de clarté et de vitesse. Un étang d'eau douce, peu éloigné de la côte dans une île voisine, fournit aussi aux besoins des Anglais, et l'on reconnut que l'intérieur de l'île Sweers, vers son extrémité septentrionale, était occupé par des marais. Cette abondance d'eau dans ces îles basses et à la fin de la saison sèche parut très-remarquable; elle est peut-être due au lit d'argile placé immédiatement au-dessous du sable,

et au roc graveleux sur lequel il repose; l'un empêche l'évaporation de l'eau des pluies, et l'autre empêche qu'elle ne s'infilte plus bas.

Le rapport des charpentiers qui visitèrent la corvette, fit connaître le mauvais état dans lequel elle se trouvait. Une partie de la membrure et du bordage était pourrie; le mal parassait devoir augmenter avec promptitude, et en supposant les circonstances les plus favorables, elle ne pouvait pas durer plus de dix-huit mois.

« Je ne puis, dit Flinders, exprimer la surprise et le chagrin que cet exposé me causa. Il me mettait dans la nécessité de retourner presque aussitôt à Port-Jackson, tant pour mettre en sûreté les journaux et les cartes des reconnaissances que j'avais déjà effectuées, que pour sauver mon équipage. Mon espérance de constater complètement la forme de ce pays immense et intéressant à tant d'égards était ainsi renvoyée à une époque bien incertaine. Mon principal objet avait été jusqu'alors d'explorer les côtes de la Terre Australe avec tant de soin, qu'un voyage futur à cette contrée devint inutile: c'est pourquoi j'avais toujours suivi la côte d'assez près pour voir le mouvement du ressac, et pour que les ouvertures et les autres points intéressans ne pussent pas m'échapper. Je m'attachais strictement à ce plan, tant que les circonstances me le permettaient; mais avec un vaisseau